



La classe des 3^e6 du collège de Provence
à Marseille

Origines

Dans le cadre du concours
Des nouvelles des collégiens
1^{re} édition - Année scolaire 2018-2019

OH
LES BEAUX
JOURS !

Cette nouvelle a été écrite collectivement par la classe de 3⁶ du collège de Provence, à Marseille, dans le cadre de l'atelier « Ma classe écrit », sous la houlette de l'écrivaine Maryam Madjidi.

Les élèves ont été accompagnés dans cette aventure littéraire par leur professeur de Lettres, Dominique Dhomps.

Cette première étape du concours *Des nouvelles des collégiens* s'est achevée en février 2019.

Les collégiens participant à « Ma classe vote » ont jusqu'au 5 mai pour lire les cinq nouvelles du concours et soumettre leur vote à leur professeur.

La nouvelle lauréate sera annoncée durant la 3^e édition du festival *Oh les beaux jours !*.

©

Emmy Aswad, Quentin Baud, Mahée Billeres, Gabriella Blohorn, Chloé Brethes, Victor Bruguerolle,
Diane Caniou, Ulysse Chabrier, Fanny Chadenier, Loïs Chow-Chine, Fleur de Fouchier, Mila Dirrig,
Marie-Cécile Donnier, Philippe Etienne, Mattieu Faucon, Marie-Laure Ferrer, Uma Fournier-Sicre,
Ewen Guiraud, Aloïs Guyot, Thibault Hacker, Sarina Haïli, Maxence Le Fur, Antoine Luongo, Manon Martin,
Daya Nagarajan, Antoine Noyer, Rémy Pham, Tara Podeanu, Raphaël Rouzet, Maxence Simonet, Sacha Triquet,
Yolan Valentin

et
Maryam Madjidi

2019

Une femme marche, seule, légèrement voûtée par le poids du sac à dos qu'elle porte sur ses épaules. C'est un grand sac à dos comme portent les randonneurs qui arpentent les sentiers de montagne, que l'on attache aux épaules mais aussi à la taille.

Ses pas sont lents, il semble qu'elle a marché depuis longtemps.

On discerne mal son visage car la lumière des réverbères est faible tout au long de cette ruelle et la lune est un mince croissant ce soir.

Elle regarde autour d'elle et la nuit continue de s'étendre.

Elle cherche un abri, un toit, un lieu où passer la nuit.

Dans cette ruelle, aucune maison n'est éclairée. Elle trouve ça étrange mais emprunte rapidement au hasard une autre ruelle. Là non plus, aucune maison n'est éclairée. Pas une lumière. Pas une fenêtre qui laisse voir de la lumière à l'intérieur. Elle tourne dans une autre rue et s'arrête avant même de l'emprunter : elle ressent une sourde angoisse à la vue de ces maisons alignées sans le moindre reflet de lumière. Comme une pierre qui grossit dans son ventre, comprimant ses poumons et rendant sa respiration difficile, l'angoisse monte en elle. Elle accélère le pas et tourne dans une autre rue, cette fois-ci plus large, plus étendue, mais rien. Toujours rien. Tout est éteint à l'intérieur de chaque maison. La peur s'insinue en elle maintenant. Elle essaie de la chasser en faisant appel à sa raison. Elle s'arrête pour réfléchir un instant. C'est une coupure de courant électrique, voilà l'explication. Mais alors pourquoi les réverbères sont-ils allumés ? S'il y a une coupure de courant et qu'elle s'étend sur plusieurs rues, cela devrait aussi toucher les lanternes, et toute autre source de lumière ? Cette explication ne tient pas. Il est tard, les habitants doivent dormir. Oui, c'est ça. Pas besoin d'avoir peur, voyons. C'est une petite ville, et les gens se couchent tôt. Suis-je bête ! Mais quelle heure est-il ? Elle fouille dans la poche de son pantalon pour prendre son portable et voit qu'il n'est que 21h07.

Elle cherche une logique à cela mais n'en trouve pas. Comment est-ce possible que seuls les lampadaires soient allumés ? Elle se dit que même si les habitants ont leurs lumières éteintes chez eux, il y en a forcément un qui lui ouvrira. Elle sonne à une maison au hasard. Personne ne répond. Depuis qu'elle est dans cette ville, elle a l'impression étrange d'être observée. Elle sonne à une autre porte mais personne ne répond non plus. Une autre porte. Personne. La peur l'envahit mais elle continue de sonner malgré tout. C'est à chaque fois la même chose : personne ne répond. Elle change de rue, sonne : toujours personne.

Elle s'arrête et s'assoit sur le rebord du trottoir. La ville a l'air totalement abandonné. Un dépôt de poussière semble s'être immiscé partout dans les rues.

Elle se met à pleurer. Des souvenirs surgissent : Marseille et la cité où elle habite depuis qu'elle est enfant. Sa mère violente et son père qu'elle n'a jamais connu. C'est pour ça qu'elle est sur la route avec son sac à dos : elle veut retrouver son

père. Elle s'appelle Nour, c'est le prénom que son père avait choisi pour elle. Ça veut dire « lumière » en arabe.

Soudain, une silhouette passe furtivement au bout de la rue. Elle essuie ses larmes, se relève et court vers la silhouette entraperçue. Elle a disparu. Elle tourne la tête et voit l'ombre se dérober au coin de la rue. Elle se remet à courir mais la silhouette fuit toujours devant elle. Enfin, elle voit une porte s'ouvrir et la silhouette s'effacer à l'intérieur.

Elle entre dans la maison. Elle doit attendre que ses yeux s'adaptent à la faible luminosité de la pièce. Elle ne distingue pas grand-chose. Les meubles sont couverts d'une fine couche de poussière blanche. Elle sent une odeur de renfermé. Elle scrute la pièce à la recherche d'un signe de vie humaine.

Elle est anxieuse. L'ombre lui hante l'esprit. Où est-elle passée ?

Curieuse, elle décide de visiter la maison. Ses doigts glissent sur les murs jaunis par le temps. Avançant à pas prudents, elle discerne mieux les objets qui l'entourent. Elle a l' inexplicable impression que ces objets lui sont familiers. Un étrange spectacle s'offre alors à ses yeux : des toiles d'araignée couvrent les murs mais aussi les bibelots qui traînent sur une grande table en chêne massif au centre de la pièce. Sa mère a également une collection de bibelots.

Elle aperçoit une lumière aveuglante provenant de la petite fenêtre au fond de la pièce. Puis, en décalant son regard vers la droite, elle distingue la silhouette d'un homme assis sur un vieux fauteuil rouge abîmé. La lumière dessine son contour en créant un halo surnaturel. C'est la silhouette qu'elle avait poursuivie dans la rue. Elle se lève lentement et s'avance vers elle d'un pas indécis. Son cœur bat si fort qu'il lui fait mal mais ses pas la rapprochent toujours. Nour ne se trouve qu'à quelques mètres lorsqu'elle distingue enfin le visage de l'inconnu. Son sang se glace. Elle pourrait reconnaître ce visage entre mille mais une chose lui fait terriblement peur : elle ne sait plus qui est cette personne. Le sentiment d'avoir perdu la mémoire s'empare d'elle. Un silence pesant, presque étouffant, s'abat sur elle. Nour ne sait pas quoi faire. Elle préfère se taire, attendant que l'inconnu dise quelque chose. Au bout de quelques minutes qui paraissent une éternité, prenant son courage à deux mains, elle lui demande d'une petite voix qui il est. Pas de réponse. Elle lui repose la question plus fort pour que l'étrange personnage qui se trouve devant elle l'entende une bonne fois pour toutes. Aucune réponse. La jeune fille se tait, décontenancée par le silence de son interlocuteur.

Soudain, l'inconnu se lève et se remet à marcher, elle a à peine le temps de se décaler qu'il passe à travers elle, comme si elle était invisible. Une boule d'angoisse grossit dans son ventre à mesure qu'elle prend conscience de la situation. Elle se tourne lentement et voit l'inconnu monter les escaliers et disparaître. Elle voudrait le suivre mais elle reste paralysée par la peur ; ses jambes ne lui répondent plus.

Elle tourne son regard vers les murs de cette pièce qui s'est transformée, comme par magie. Le papier peint jauni lui rappelle sa chambre d'enfant. Il y a les mêmes motifs qui ne sont pourtant pas courants : la formule mathématique $E=MC^2$. Sa mère voulait qu'elle devienne une grande scientifique. Elle avait choisi ce motif pour lui donner le goût des sciences dès le plus jeune âge. Nour est très troublée par cette ressemblance.

Enfin, elle retrouve la maîtrise de ses mouvements. Elle entre dans la cuisine et constate avec effroi que tout est en plastique : la table, les chaises, les placards, les ustensiles, même les fruits et légumes ! Elle ouvre les placards et s'aperçoit qu'ils sont vides. Une tasse est posée sur la table. Elle regarde dans la tasse : il y a du café dedans. Elle y plonge un doigt. C'est encore tiède. Elle hésite à le boire. Non, ce n'est pas le moment, j'ai besoin de toute ma tête. Cette tasse est le seul objet qui ne soit pas en plastique. Bizarre. Mais qui habite cette maison ? Elle repense à l'inconnu. A-t-elle vraiment halluciné ?

Elle est arrachée à ses pensées par des rires qui éclatent au-dessus de sa tête. Cela provient du toit.

– Qui est là ? demande-t-elle.

– Qui est là ? rétorque une voix rauque.

Nour pousse un cri. La voix rauque pousse un cri également.

Puis le même rire éclate à nouveau.

Elle cherche instinctivement un ustensile tranchant pour se défendre. Mais tout est en plastique dans cette cuisine ! C'est pas grave. Mieux vaut un couteau en plastique que rien du tout.

Elle monte doucement l'escalier. Dès qu'une marche craque, le rire s'arrête puis reprend aussitôt. La pièce est sombre. Elle aperçoit alors deux yeux perçants qui la fixent à l'autre bout de la pièce. Se retenant à grand peine de pousser un cri d'effroi, elle court se cacher derrière un rideau. Elle sent la présence se rapprocher. Son sang se glace. Quelque chose ne va pas. Elle ferme les yeux, son pouls s'accélère, elle s'est fait repérer, il est trop tard. Elle ouvre les yeux, tire le rideau et brandit son couteau en plastique, prête à massacrer sur le champ le monstre et se retrouve nez à nez avec... un perroquet. Ses plumes sont de toutes les couleurs. Il est magnifique. Il est emprisonné dans une cage assez grande et des restes de nourriture traînent un peu partout. Elle ne peut réprimer un rire nerveux qui secoue tout son corps. Le perroquet l'imité en riant. Elle reconnaît le rire qui l'avait tant effrayée quelques minutes auparavant.

Épuisée, elle redescend au rez-de-chaussée et installe son duvet dans le salon pour y sommeiller. Alors que l'inconnu lui trotte toujours dans la tête, d'autres images défilent devant ses yeux : une fête d'anniversaire avec sa mère, ses amis et ses cousins où tout le monde avait un nez rouge, le rire de sa petite sœur quand elle

lui avait raconté une blague, Noël, quand elle déchirait le papier de son cadeau au pied du sapin... Pourquoi tous ces souvenirs ressurgissent-ils ?

Elle sent quelque chose qui lui gratte les pieds, comme un léger mordillement. Elle voit un rat sortir la tête de son duvet. Il en a creusé le bout pour être bien au chaud. Dégoûtée, elle sort brusquement de son duvet et le secoue énergiquement. Il faut qu'elle se dépêche de partir d'ici. Elle range à la hâte ses affaires dans son sac et traverse le salon pour quitter au plus vite cette atmosphère macabre de maison hantée. Elle tourne la poignée de la porte. Fermée ! Sa respiration s'accélère. Elle insiste. Fermée. Elle trouve une autre porte dans la cuisine, tourne la poignée. Fermée. De plus en plus paniquée, elle s'approche d'une fenêtre. Elle essaie de l'ouvrir. Fermée. Une autre. Fermée. Elles sont toutes fermées. Comment sortir d'ici, bon sang ? Elle est piégée comme un rat.

Elle se souvient de la tasse dans la cuisine, court la chercher, vide le café et, dans un élan, balance la tasse qui s'éclate sur la fenêtre la plus proche de la rue. Le bruit la fait sursauter ainsi que le perroquet à l'étage. Nour ouvre les yeux qu'elle avait fermés par réflexe et se rend compte que la vitre est juste fissurée. Suis-je bête, une vitre ne se brise pas avec une pauvre tasse !

Elle regarde à droite puis à gauche, avance d'un pas décidé vers une chaise, la prend et frappe de toutes ses forces contre la vitre, qui ne se brise toujours pas.

Elle s'arrête et se retourne d'un coup : elle a senti une présence. Qui est-ce ? Un vent glace tous ses membres. La même boule se forme dans sa gorge et dans son ventre.

Elle baisse les yeux vers le sol et s'arrête net : une adresse est écrite par terre, à côté de ses pieds. Nour a la tête qui tourne. Elle voit le sol onduler comme les vagues de la mer, et se sent tirée vers le haut par une force inhumaine. La nausée monte en elle.

– Nour, réveille-toi ! Tu as fait un cauchemar. C'est sa mère qui l'appelle d'une voix sèche.

Nour regarde autour d'elle. Elle reconnaît sa chambre et le visage sévère de sa mère. Celle-ci retourne dans le salon.

– Dépêche-toi de te préparer. Tu vas être en retard au lycée, hurle-t-elle.

Ce n'était donc qu'un mauvais rêve ? Le fantôme, le perroquet, les objets en plastique, la maison lugubre, le papier peint, les fenêtres et les portes fermées, l'adresse.

L'adresse ! Elle s'en souvient parfaitement : 2, rue de la Vérité.

Elle en est sûre : c'est l'adresse de son père. C'est un signe, un rêve prémonitoire : elle doit s'y rendre pour le retrouver enfin.

Elle saute du lit et prend son téléphone : elle tape l'adresse dans Google Maps. C'est situé en Île-de-France, à Montmorency. Il lui semble qu'elle habitait là quand elle était toute petite, à sa naissance.

Elle met rapidement quelques affaires dans son sac de randonnée et file vers cette mystérieuse ville, sans même dire au revoir à sa mère.

À la gare Saint-Charles de Marseille, elle prend le premier train en direction de Paris pour, de là, se rendre à Montmorency.

Pendant le trajet, assise près de la fenêtre, elle regarde le paysage qui se déroule comme un film, qui raconte une histoire. Mais laquelle ? Peu à peu, elle voit des formes se mettre en mouvement. Elle les voit danser, inépuisables, toujours et encore, sans prendre de pause, comme si elles s'arrêtaient... le monde s'arrêtait.

Le soleil lui caresse le visage. Elle le voit danser à son tour entre les feuillages, comme si la vie n'était que joie. Pour une fois, elle ne pense à rien, ne dit rien, n'a ni peur, ni froid. Ses yeux commencent à brûler. Soudain, des perles glissent sur ses joues et viennent se loger entre ses doigts. Oui, elle pleure, mais pas de tristesse, non, de joie. Pour une fois, depuis bien longtemps, elle se sent bien.

Elle met de côté son ancienne vie. Ce train est celui d'un nouveau départ qui l'emmènera, oui, elle en est sûre, vers un avenir meilleur.

La voix du conducteur la sort de sa torpeur.

Arrivée à Montmorency, elle se dirige vers la rue et le numéro qu'elle avait gardés en mémoire.

Une demi-heure plus tard, Nour quitte des yeux le plan indiqué sur son portable et relève la tête. Elle se fige. Elle se trouve dans la même rue que dans son rêve : les mêmes maisons alignées et ces grandes rues dont on ne voit pas le bout. Les mêmes lanternes, les mêmes ruelles mais cette fois, la ville est animée, l'épais brouillard n'est plus là et les maisons sont habitées. Il y a de la vie et elle entend même des bouts de conversation des passants qui vont et viennent.

Elle s'arrête devant une maison et la reconnaît : la maison de son rêve, celle dans laquelle elle est restée enfermée. Elle prend une longue inspiration et s'avance vers la sonnette. A ses pieds, elle voit un perroquet dessiné sur le paillason. Le soleil lui brûle les yeux. Elle sonne mais personne ne lui répond. Elle réessaie mais pas de réponse. Elle tambourine à la porte cette fois, mais toujours rien. Perdant espoir, elle tourne le dos à la porte et s'assoit sur le perron.

Quand soudain, la porte s'ouvre.